

Anna Żurawska

Université Nicolas Copernic, Toruń

**GÉOGRAPHIE CONFLICTUELLE D'UNE VILLE :
RUE SAINT-URBAIN DE MORDECAI RICHLER
ET *CÔTE-DES-NÈGRES* DE MAURICIO SEGURA**

Abstract : The aim of the article is to examine *Rue Saint-Urbain (The Street)* by Mordecai Richler and *Côte-des-Nègres* by Mauricio Segura. Despite numerous differences between the two writers (their origins, languages of their literary expression, time of their artistic activity, etc.), their works share certain characteristics. The narrators of both novels are similar to each other in their sensitivity to the multicultural situation of their quarters, which may be regarded as a source of conflicts and absurdities. The comparative analysis of the two novels, focusing particularly on the literary visions of Montreal presented in both texts, explores the relationships not only between Quebeckers and immigrants, but also between various ethnic groups within the Quebecois metropolis.

« La difficulté à saisir Montréal dans sa globalité [...] s'explique par le fait que Montréal est composée de zones où s'affrontent des ethnies, où s'exaspèrent des tensions, où s'opposent des comportements sociaux » (Melançon 482). C'est par cette citation de Yannick Resch que Benoît Melançon commence son article portant le titre bien évocateur « La Littérature montréalaise et les ghettos ». Il y développe, entre autres, sa réflexion sur les acceptions des lexies telles que ghetto, village, quartier, faubourg ou petite patrie. Cependant, l'intitulé de ce texte interpelle le lecteur non seulement par le choix de ce mot « ghetto » pour parler de la structure ethnique de Montréal, mais aussi par l'adjectif qualifiant la littérature non pas de québécoise ou de canadienne ou encore de francophone, mais la restreignant à l'espace d'une ville. Ces deux éléments du titre du texte écrit par Melançon sont révélateurs aussi pour la présente étude. D'abord, parce que les romanciers dont nous nous proposons d'analyser les ouvrages c'est-à-dire Mordecai Richler et Mauricio Segura, ne se font pas facilement appeler écrivains québécois ou canadiens et d'autant moins francophones. L'adjectif « montréalais » semble les caractériser le mieux parce que Richler est né à Montréal en 1931, mais s'exprime en anglais, et Segura, quant à lui, choisit le français comme langue de son expression littéraire quoiqu'il soit, lui-même, d'origine chilienne.

Bien qu'une partie de *l'Histoire de la littérature québécoise* de Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge (chapitre « L'Imaginaire anglo-montréalais : Mavis Gallant, Mordecai Richler, Leonard Cohen ») soit consacrée à l'œuvre de Richler, il n'y est présenté qu'en tant que l'écrivain appartenant « d'abord à la littérature canadienne de langue anglaise » (366), mais en même temps indissociable « de la situation québécoise, et plus particulièrement montréalaise » (366). D'ailleurs, il est davantage présent dans la critique anglophone quoiqu'il aborde aussi les questions propres à la population francophone de Montréal¹.

De même, Sergio Kokis, écrivain d'origine brésilienne installé depuis plus de quarante ans à Montréal, en répondant à la question concernant son identification avec la littérature québécoise, compare ainsi sa situation à celle de Richler :

Pour mieux comprendre mon point de vue, demandez à des Québécois de souche si les romanciers de langue anglaise, Mordecai Richler ou Saul Bellow, sont des écrivains québécois. Pourtant, tous les deux étaient nés à Montréal. Richler, non seulement a vécu la plupart de sa vie à Montréal, mais l'histoire de plusieurs de ses romans se passe au Québec. Il y a quelques mois, le quartier où Richler a vécu a refusé de lui rendre un hommage posthume, sous prétexte qu'il n'était pas assez Québécois (Kokis, courriel du 22 octobre 2011²).

Richler serait donc écrivain montréalais par excellence³ et cela malgré l'hostilité de la part de ses concitoyens qui ne devrait pourtant pas étonner compte tenu de l'attitude non-conformiste du romancier et de sa constante critique visant son entourage. Enfant terrible de la littérature canadienne ou, comme le remarque Hélène Rioux, « figure de bête noire au Québec » (32), Richler se voit refuser toute sorte d'hommages parce qu'il est

un polémiste drôle, à la plume redoutable. Il s'est moqué abondamment des siens (les Juifs de Montréal), des Canadiens français, des nationalistes québécois, mais aussi des Canadiens, ses compatriotes qu'il a observés à distance depuis Paris au temps de sa jeunesse ou depuis Londres dans les années de maturité. Il porte un regard sarcastique, mais le plus souvent amusé, sur les réalités et travers d'ici dans ses essais, parallèlement à ses romans (Langlois 382).

¹ Au sujet de la littérature anglophone de Montréal, consulter aussi *Voix et Images* « La littérature anglo-québécoise. » 30.3 (2005), et surtout l'article comparatif sur Richler, Scott et Homel de Martine-Emmanuelle Lapointe.

² En 2011, nous avons eu l'occasion d'échanger des courriels avec Sergio Kokis. Ses propos n'ont encore été publiés nulle part.

³ Qui plus est, « Richler parle beaucoup de lui dans ses essais, de lui comme écrivain montréalais » (Langlois 382).

Aimé par son public-lecteur que jusqu'au moment où celui-ci se sent touché⁴ par « sa plume acerbe » (Langlois 382), Richler ressent peut-être la « vocation (rêvée?) de redresseur de torts » (Bérubé 52) et le devoir de fustiger les « trois sociétés d'origine : la judéo-montréalaise, la québécoise, la canadienne » (Bérubé 52).

Né à peu près une génération plus tard, c'est-à-dire en 1969 à Temuco, au Chili⁵, Mauricio Segura ne soulève pas tant de controverses avec sa prose ce qui ne l'empêche pourtant pas de stigmatiser les problèmes de la politique multiculturelle, surtout dans son premier roman, qui fait l'objet de la présente étude, notamment *Côte-des-Nègres* sorti en 1998⁶, tout en anticipant, en même temps, la réflexion de la Commission Bouchard-Taylor à laquelle il prend d'ailleurs part dans les années 2007-2008. Venu à Montréal à l'âge de cinq ans, il s'installe dans le quartier Côte-des-Neiges où il poursuit sa scolarité pour terminer, par la suite, ses études en sciences économiques et en langue et littérature françaises. Quoique d'origine chilienne, Segura ne se situe pas dans la lignée des écrivains migrants du Québec bien qu'il fasse sortir son premier roman au moment où la discussion critique sur les écritures migrantes bat son plein. Gilles Dupuis le qualifie d'« écrivain québécois » (154) et cela peut-être non seulement parce qu'il s'est installé très jeune à Montréal mais aussi à cause de la thématique de sa prose qui ne problématise pas le retour au pays natal ni le questionnement identitaire ou langagier.

L'activité littéraire de chacun de ces deux écrivains embrasse donc une autre période. De plus, ils s'opposent par leurs langues d'expression et leurs attitudes politiques (l'un critique le gouvernement Duplessis, l'autre collabore avec la commission sur les pratiques des accommodements raisonnables). Pourtant, malgré ces différences, ils s'approchent l'un de l'autre par le fait de poser sur la ville de Montréal un regard scrutateur et dénonciateur des absurdités, des conflits et des tensions entre les ethnies qui y cohabitent. Chacun d'eux confirme ainsi la thèse de Yannick Resch que « Montréal est composée de zones où s'affrontent des ethnies » (Melançon 482) et tandis que l'un met en scène le quotidien du quartier juif des années 1940 dans son texte *Rue Saint-Urbain*, l'autre présente, dans *Côte-des-Nègres*, l'évolution de la relation entre deux immigrants, un Haïtien et un Chilien, qui va de l'amitié

⁴ C'est entre autres le cas du public francophone après la sortie de l'essai de Richler, *Oh Canada ! Oh Québec ! Requiem for a Divided Country* (1992). Voir à ce propos Biron, Michel, Dumont, François, Nardout-Lafarge, Élisabeth. *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal : Boréal, 2010, p. 479-480.

⁵ Les informations bibliographiques viennent du site : <http://www.litterature.org/recherche/ecrivains/segura-mauricio-1138/>.

⁶ En 2010, Segura fait sortir son quatrième roman *Eucalyptus*, également chez Boréal. Il est aussi l'auteur des nouvelles et de nombreux articles.

pure et innocente jusqu'à un grave conflit, voire un crime. Amis inséparables et se soutenant, l'un l'autre, contre l'agression raciste de leurs collègues de classe, Marcelo et Cléo deviennent, par la suite, chefs de gangs ethniques opposés : Cléo alias CB dirige les Bad Boys (regroupant surtout les Haïtiens) et Marcelo, qui se fait, par la suite, appeler Flaco, préside aux Latino Power (groupe formé par les jeunes immigrants d'Amérique latine). Le changement de noms paraît d'ailleurs symbolique dans le sens qu'il marque une sorte de nouvelle identité des héros et la rupture avec le passé candide de leur amitié.

Dans les deux romans, l'observation se fait, alors, du point de vue des narrateurs qui revisitent le temps de leur adolescence pour stigmatiser les rapports fragiles entre diverses communautés de leurs quartiers. Dans ce contexte, il faudrait, semble-t-il, se poser la question sur l'appartenance de ces textes à la catégorie du roman d'apprentissage. Il paraît qu'ils répondent aux critères d'un tel genre pour lequel il n'est pas sans importance « le poids du milieu : le contexte socio-culturel, la famille, les amis ou relations, le vécu sentimental ou autre » (Grutman, Legros 425). *Le Dictionnaire des termes littéraires* souligne encore « le caractère souvent autobiographique du roman » et « le recours à la première personne » (425). L'aspect autobiographique est peut-être masqué davantage dans le roman de Mauricio Segura mais le fait que le narrateur de son roman vient aussi du Chili, qu'il a passé son enfance dans le quartier Côte-des-Neiges et que les sonorités de son prénom, Marcelo, font penser à celui de l'écrivain, lui-même, permettent d'envisager ce texte selon les critères évoqués. Le récit fait, de plus, alterner la narration à la troisième et à la deuxième personne. Celle-ci est plus personnelle, propre à quelqu'un qui se souvient, l'autre semble relater les faits tels qu'ils sont, cette double narration reflète ainsi deux temporalités : celle de l'école primaire et celle du secondaire, donc celle de l'enfance et de l'amitié et celle de l'adolescence et de la haine raciale.

Dans le cas du roman de Richler, les convergences avec la biographie de l'écrivain (sa jeunesse passée dans le Mile End, ses séjours à Paris et à Londres) sont plus visibles et la première personne de la narration semble, de plus, le confirmer⁷. En outre, le narrateur fait référence à l'actualité politique en citant les fragments de la presse de l'époque, en évoquant les personnages tels que Maurice Duplessis, Jean Drapeau, en décrivant le climat au Canada durant la Seconde Guerre mondiale, celui de l'organisation de l'Expo 1967 ou enfin, en reproduisant les discussions sur la marijuana et les hippies. En effet, malgré l'indication générique « roman » sur la page de titre, les critiques s'accordent sur le fait que le texte de Richler est un « livre de chroniques » (Biron, Dumont, Nardout-Lafarge 478), « un recueil de souvenirs » (Bérubé

⁷ Dans ce contexte, il serait peut-être possible de considérer ce roman aussi selon les critères d'une autofiction.

52) ou encore « un recueil de récits et de nouvelles dont le personnage central est la rue Saint-Urbain » (Kattan 110).

Les récits de Richler et de Segura répondent également à un autre critère du roman de formation. Or, l'initiation sentimentale y est aussi mise en scène et tandis que dans le roman de Segura l'amour se substitue plutôt à l'amitié entre deux garçons, les relations amoureuses chez Richler sont bien plus compliquées. Lecteur acharné de *L'Art du baiser*, dont les fragments sont largement cités dans le texte et produisent, de pair avec le comportement maladroît du garçon, l'effet comique, le narrateur se voit à chaque fois rejeté par les filles qu'il aborde ce qui semble refléter en filigrane son attitude envers d'autres groupes sociaux dont il ne se fait pas aimer en ne cessant pas de les fustiger. Comme le conclut Pierre Monette :

Richler détestait ce qu'il aimait et aimait ce qu'il détestait : la rue Saint-Urbain, Montréal, le Québec, le Canada, la littérature et les femmes! C'est peut-être ce qui explique que certains le considèrent, sinon comme un romancier détestable, du moins comme un écrivain que l'on aime détester! (41)

Enfin, la formation des deux narrateurs s'achève peut-être avec leur prise de position face à la réalité multiethnique, face à ce milieu dans lequel ils ont grandi. Le fruit de leur apprentissage est bel et bien le texte qu'ils produisent étant devenus tous les deux écrivains. L'idée de ce futur littéraire apparaît déjà en germe dans leur adolescence⁸.

Le poids du milieu pèse donc sur l'écriture de Richler, d'ailleurs appelé « romancier de la rue Saint-Urbain, laquelle était, au milieu du 20^e siècle, le cœur du quartier juif de Montréal » (Monette 40). Le titre anglais, avec son article défini, *The Street*, insiste peut-être encore plus sur le fait qu'il s'agit d'un univers clos, renfermé sur lui-même, d'un univers à part. La rue qui a pour patron Urbain I^{er}, « un saint pape du III^e siècle » (Richler 23) comme le remarque (ironiquement ?) le narrateur, est majoritairement habitée par les Juifs. Ceux-ci dessinent d'ailleurs nettement les frontières entre « là-bas » associé à la violence, à la peur, au péché et « chez nous » sûr, solide et familial, ce qui introduit les tensions entre « le nôtre » et « le leur », « l'ici » et « l'ailleurs » : « Ailleurs, nous allions avec crainte, et peu souvent. Notre petit monde, avec ses récompenses et ses punitions, était un monde entièrement juif » (Richler 39)⁹. Le narrateur devra donc se confronter avec la réalité de sa

⁸ Le narrateur de *Rue Saint-Urbain* avoue à un jeune écrivain qui loue une chambre chez ses parents : « Je lui ai dit que je voulais devenir un écrivain, moi aussi » (Richler 138).

⁹ Cette atmosphère claustrophobe est encore soulignée dans la phrase : « Nos rues [...] renfermaient un monde presque fermé » (Richler 86-87).

rue mais aussi affermir sa position envers le monde plus hybride, c'est-à-dire extérieur à la communauté juive. Malgré cette perception dichotomique du monde où « l'ici » connote le bien et « là-bas » doit être associé au mal, la société juive perçoit la sortie de cet univers clos comme un indispensable critère de succès (il suffit d'évoquer l'exemple de l'écrivain Mervyn qui habite chez les parents du narrateur). Cela introduit une nouvelle tension entre enfermement et liberté, mais aussi entre pauvreté et richesse parce que, quoique appelée le ghetto juif, la rue Saint-Urbain est aussi un quartier ouvrier, ou un « ghetto prolétaire » (Richler 31) dont les habitants ont en commun leur misère.

Je me souviens qu'on nous mettait toujours en garde contre la *Main*. Nos grands-parents et nos parents y étaient venus en partant de Roumanie et en voyageant en troisième classe, ou de Pologne et en passant par Liverpool. Aussitôt défaits les baluchons et les malles en carton, ils nous préparaient une vie meilleure et plus reluisante, à nous qui allions naître Canadiens (Richler 84)¹⁰.

La génération des Juifs nés Canadiens manifeste pourtant une indifférence face au Canada en ne considérant nullement ce pays comme leur patrie. Et leur nationalisme ne se limite qu'à l'intérêt porté aux exploits d'un Maurice Rocket Richard ou d'un Pete Morin. Le narrateur constate, de plus, en insistant sur l'adjectif possessif : « Le monde qui nous entourait, "leur" Canada, ne nous concernait que dans la mesure où il touchait nos conditions de vie » (Richler 86).

S'ils ne s'identifient pas avec le Canada, leur milieu juif ne constitue pas non plus un point d'ancrage pour eux. Non qu'ils contestent seulement la hiérarchie familiale¹¹, mais ils ressentent de la honte face à leurs ancêtres immigrants :

En ce temps-là commença également le phénomène familial et désespérant de désaffection des enfants nés Canadiens envers leurs parents immigrants. Nos frères et cousins aînés, étudiants à l'université, trouvaient gênant l'accent de leurs parents quand ils revenaient à la maison (Richler 84).

Ces parents immigrants, parlant avec l'accent qui trahit leurs origines, ne réussiront jamais à sortir de la rue Saint-Urbain (Richler 19), de leur monde

¹⁰ C'est pourquoi la phrase prononcée par le narrateur « Je veux devenir un médecin, je crois » (Richler 7) est l'une des premières du roman et constitue plutôt la projection du rêve de ses parents que le projet ou la décision consciente du garçon qui conclut : « Rue Saint-Urbain, tout ce que vous recevez, c'était un bon départ » (Richler 7).

¹¹ « Mon grand-père descendait d'une génération de rabbins et le plus jeune de ses fils était rabbin mais aucun de ses petits-enfants ne le deviendrait. Mon cousin Jerry était déjà un socialiste militant » (Richler 51).

clos. Mais quoique bien éduquées, mondaines et apparemment indifférentes aussi bien face à leur nouvelle patrie qu'envers leurs parents, ces nouvelles générations, elles aussi, porteront en elles, peut-être à jamais, la marque de leur milieu. Comme le constate Monette, « s'il est assez aisé de se sortir de la rue Saint-Urbain, il est impossible de sortir la rue Saint-Urbain de soi » (40). Et tel est aussi le cas de Richler qui ne cesse pas de revenir dans sa prose au quartier montréalais où il a vécu¹².

Les habitudes et le quotidien des Juifs de la rue Saint-Urbain sont largement décrits dans le roman et cela, non pas sans une pointe d'ironie : les rapports dans les familles et entre voisins, les manières de gagner la vie, l'absurdité de la scolarité des enfants juifs qui fréquentent les écoles catholiques ou protestantes, les discussions dans la gargote du communiste Tansky, etc. Mais le narrateur ne passe pas sous silence les relations qui s'établissent entre cette communauté juive anglophone habitant au cœur de Montréal et cet ailleurs habité par « les flemmards, les ivrognes et [...] les ratés » (Richler 84), c'est-à-dire le reste de la société de cette ville.

Ce reste de la population montréalaise n'est pourtant pas homogène. À part les autres immigrants : Polonais, Roumains, Yougoslaves, Bulgares, etc., ce sont les Canadiens français, appelés ironiquement les *pea soups* (Richler 33) par les jeunes Juifs, auxquels il faut faire face et prendre position. Tout en dénonçant les préjugés mutuels, le narrateur manifeste du mépris envers les Canadiens français dont les seuls qu'il respecte sont les sportifs :

Aux préjugés des Canadiens français, nous opposons nos propres préjugés. Si nombre d'entre eux étaient persuadés que les Juifs de la rue Saint-Urbain étaient secrètement riches, eh bien ! le Canadien français typique était pour moi mâcheur de gomme et faible d'esprit (Richler 81).

Les habitués de la gargote de Tansky adoptent la même position que les jeunes, mais ils n'arrivent pas à cacher une certaine jalousie pour la virilité des chauffeurs francophones des camions qui s'y arrêtent. Cette admiration apparente sert pourtant de prétexte pour redire quelques clichés :

Les statistiques prouvent qu'ils [les Canadiens français, AZ] sont plus heureux que nous. Si vous pensez qu'ils se soucient d'envoyer leurs enfants à McGill ! Tous les neuf mois, ils font un enfant à leur femme. Réguliers comme des pendules. Ce qui les fait fonctionner, eux, ce sont les allocations familiales (Richler 24-25).

¹² Mais Richler mythifie aussi les années vécues dans la rue Saint-Urbain. Consulter à ce sujet l'article de Joanna Młynarczyk dans *TransCanadiana* n°2 de 2009 (voir la Bibliographie).

Mais cette attitude des Juifs – par laquelle passe la critique du narrateur – si non pas tout à fait hostile du moins méprisante envers les habitants francophones de Montréal, ne va pas jusqu'à l'antagonisme. Si les jeunes Juifs provoquent les bagarres sur la *Main* avec les Canadiens français, c'est plutôt par l'ennui et non pas à cause de la haine raciale (Richler 80-81). Les riverains de la rue Saint-Urbain sont conscients des ressemblances qui existent entre ces deux nations : « Même les Canadiens français, nos ennemis pourtant, nous ne les détestions pas à mort. Comme nous, ils étaient pauvres et communs, ils avaient des familles nombreuses et parlaient mal l'anglais » (Richler 81). Ils se rendent donc tout à fait compte qu'ils partagent le même destin ou plutôt la même misère, d'où le commentaire, quoique peut-être ironique, de Tansky : « Canadiens français... des frères... des frères en oppression, en défaites » (Richler 25) ou l'observation du narrateur :

Les *pea soups* étaient tout juste bons pour faire l'entretien, nettoyer des brûleurs, ramoner des cheminées, conduire un ascenseur. On les disait menacés par la tuberculose, le rachitisme et la syphilis. Les femmes âgées lavaient les vitres et ciraient les sols en lino ; les plus jeunes devenaient domestiques dans les maisons huppées d'Outremont (Richler 37).

En effet, le seul groupe redouté par les habitants de la rue Saint-Urbain, ce sont les riches et hautains anglophones. Tout les distancie de cette société : conditions de vie, statut économique, travail qu'ils exercent, religion, mais aussi la langue parce que les Juifs parlent mal l'anglais ou au moins avec un accent. L'acronyme qu'ils utilisent pour les nommer WASPS (*White Anglo-Saxon Protestants*) et qui désigne communément les descendants des protestants immigrés d'Europe, insiste non seulement sur la supériorité de la race blanche, mais aussi sur le fait qu'ils forment une communauté excluant toute minorité. Le narrateur constate : « En réalité, il n'y avait que les WASPS que nous détestions vraiment et que nous craignons. [...] Nous avions l'impression que c'était "leur" pays que nous habitions » (Richler 83).

Cependant, quelle que soit l'attitude des Juifs envers d'autres sociétés, la critique de Richler n'épargne aucun de ces trois groupes. Il « réagit contre son quartier, contre sa famille » (Kattan 109), mais il ne cesse pas en même temps de stigmatiser les défauts et de dénoncer les préjugés aussi bien des Canadiens français que des anglophones. Pourtant, ces rues montréalaises habitées par différentes ethnies qui se côtoient, qui se croisent, qui se bagarrent, mais qui essaient aussi d'entrer en dialogue dessinent une géographie de ville peut-être conflictuelle mais aucunement agressive. Comme le conclut Sherry Simon :

Le Montréal de Klein, comme celui de Layton, Richler et Cohen, offrait une géométrie rassurante : deux cultures cohérentes et autonomes (anglaise, française)

occupaient des espaces symétriques. Entre les deux, un corridor central, occupé par des immigrants, faisait office de zone tampon. La réalité de Montréal était ainsi triple, chaque espace renvoyant à l'autre l'illusion d'une sécurité identitaire (Simon 94).

Cette réalité rassurante n'est plus de mise dans le quartier Côte-des-Neiges, tel qu'il est présenté dans le roman de Segura, et les relations entre ses habitants ne revêtent pas cette symétrie reposant sur le rapport entre l'intérieur et l'extérieur. Or, au sein du même quartier, plusieurs groupes ethniques sont obligés de cohabiter, de fréquenter la même école, d'aller dans les mêmes magasins ou boîtes. Et tandis que les adultes qui n'ont d'ailleurs presque aucune influence sur leurs enfants et ne connaissent pas leurs problèmes à moins qu'ils ne soient pas eux-mêmes la cause de leurs ennuis, comme c'est le cas de la mère de Cléo, donc tandis que ces adultes immigrés au Canada et enfermés dans leurs univers, cultivent encore les traditions de leurs patries respectives, les adolescents doivent faire face non seulement aux actes de racisme de la part des Québécois (Segura 23), mais ils doivent prendre une position bien radicale dans le combat, d'ailleurs très agressif, qui se déchaîne entre les gangs ethniques. Le choix du mot « combat » n'est pas innocent parce que tout porte à croire qu'il s'agit d'une vraie guerre. Le champ lexical de certains fragments semble le confirmer, il y est question des « camps » opposés (Segura 57), de la signature du « pacte de paix » (Segura 57) et les adolescents, eux-mêmes, imitent les soldats se préparant à la bataille et endossant leurs uniformes de guerre : « il [Flaco, AZ] ouvre le premier tiroir de la commode, en sort un bandeau noir et des gants en cuir dont il a coupé le bout des doigts et les revêt avec des gestes délicats » (Segura 54). De plus, comme chaque conflit armé, celui-ci a aussi ses victimes : CB va poignarder un policier et se fera, lui-même, tuer par un autre agent de police. La rivalité qui, durant le temps de leur enfance, se limitait aux innocentes courses et matchs de hockey, donc la rivalité qui ne dépassait pas les frontières d'un terrain de sport, change en un combat sérieux et sanglant.

Ce sont donc les enfants qui initient leurs parents à la réalité brutale de leur quartier en contestant ainsi le bien fondé de ce royaume paisible qu'est censé être le Canada. Les événements décrits dans le livre, le désordre et la haine, sont déjà annoncés par l'épigraphe du roman évoquant l'épisode biblique de la construction de la Tour de Babel¹³. Le texte insiste surtout sur la phrase : « Descendons mettre le désordre dans leur langage, et empêchons-les de se comprendre les uns les autres » (Segura 9). En effet, bien que le roman

¹³ Ce fragment de l'Ancien Testament est, par ailleurs, souvent évoqué par les écrivains se penchant sur la situation multiethnique de Montréal. Consulter par exemple le roman de Francine Noël (voir la Bibliographie).

de Segura contienne un nombre important de dialogues, la vraie communication échoue. Et s'il existe un véritable contact entre ces amis-enfants, comme, au départ, entre les constructeurs de la tour biblique, qui se comprennent même sans recours à la parole, les adolescents ne réussissent plus à communiquer bien que le langage commun¹⁴ ne fasse pas défaut. La double narration en parallèle en rend d'ailleurs bien compte.

Le lecteur du roman de Segura est aussi interpellé par le titre qui est une paraphrase du nom du quartier. Or, il est expliqué ainsi dans le texte : « l'autre jour à la polyvalente, quand j'ai dit à un Québécois que j'habitais le quartier Côte-des-Neiges, vous savez ce qu'il m'a répondu ? [...] Il m'a répondu : Côte-des-Nègres, tu veux dire ? C'est plein d'immigrants ce quartier-là » (Segura 234-235). Cette appellation dépréciative et raciste ne renvoie pourtant pas seulement aux immigrants noirs du quartier mais à tous ses habitants d'origine étrangère, elle regroupe donc toutes les ethnies de cette zone et donne par cela, c'est-à-dire par le même nom appliqué à toute cette société hybride, l'apparence d'une communauté. L'impact de ce titre consiste encore dans le contraste qui s'opère entre la blancheur de la neige et le noir qui, dans l'esprit du Québécois, connote le mal envahissant sa patrie. Compte tenu de l'origine sacrée du nom Côte-des-Neiges (il renvoie à la légende de la basilique Santa Maria Maggiore de Rome construite à l'emplacement où il a neigé en plein mois d'août, événement considéré comme miraculeux), l'opposition au niveau linguistique semble encore plus saillante. Ce contraste est de plus mis en relief par le personnage de la sœur Cécile, enseignante de l'école primaire et gardienne de la mémoire des temps passés. Elle se souvient et récrée le climat de la Côte-des-Neiges de l'époque de son enfance :

les dimanches, les jeunes filles exhibaient leurs robes bordées de dentelle, un parasol sur l'épaule, les hommes en complet brun, chemise blanche et feutre mou, se lissaient la moustache, admiratifs, des cochers paradaient des fiacres noirs, des paysans conduisaient des charrettes débordantes de légumes et fruits. [...] on venait de loin, parfois de l'autre côté du mont Royal, pour venir acheter des légumes bon marché (Segura 117).

Cette image idyllique correspond peut-être avec l'atmosphère de ce quartier dépeinte par Alice Parizeau dans son roman *Côte-des-Neiges*. Mais ce qui a été décrit par l'écrivain d'origine polonaise « comme havre de paix et utopie du bonheur » (Dupuis 155) change radicalement. Comme le remarque Dupuis :

¹⁴ Bien que les Latino Power introduisent des expressions en espagnol (en contaminant ainsi le langage du livre), le français constitue pour eux la langue de communication avec leur entourage.

Dans *Côte-des-Nègres*, Mauricio Segura ne dépeint pas le même quartier mis en scène par Alice Parizeau dans *Côte-des-Neiges*. Ou plutôt, s'il s'agit toujours du même quartier [...] l'écrivain chilien semble avoir pris le pouls des changements notoires intervenus entre l'époque où ce quartier figurait encore parmi les endroits huppés de la métropole et celle où il est devenu un milieu mixte (Dupuis 155).

L'aspect extérieur, l'état du délabrement de la rue Linton (Segura 46) semble refléter ce changement qui s'opère pourtant principalement dans les rapports humains. Les réflexions de la sœur Cécile, elle-même, aboutissent à la question : « avait-on pris la bonne décision en accueillant tous ces enfants venus de partout dans le monde ? » (Segura 118) Las de l'agression entre deux groupes ethniques dont il est témoin, un autre professeur conseille à ses élèves : « *Please stick with your own people !* » (Segura 235) D'autres enseignants restent indifférents aux actions criminelles de leurs étudiants et font semblant de ne rien voir.

Dans son roman, Segura ne donne ni recette ni conseil pour remédier au problème des conflits ethniques. Élevé lui-même dans le climat multiculturel, il met pourtant au jour la question pressante du racisme et du combat des gangs dans les quartiers défavorisés où les frontières entre les ethnies restent toujours bien distinctes (quoique la Côte-des-Neiges soit aussi le quartier de l'Université de Montréal et le lieu du pèlerinage vers la Basilique Saint-Joseph). Gilles Dupuis compare le conflit entre les deux bandes présenté dans le livre de Segura à *Roméo et Juliette* de Shakespeare (Dupuis 156), mais le problème semble pourtant bien moins romantique¹⁵.

L'entreprise de cette étude comparative du roman de Richler et celui de Segura a eu pour but de confronter deux visions littéraires du Montréal multiculturel à deux époques différentes. La conclusion de cette réflexion axée sur les relations entre diverses ethnies ne s'avère pourtant pas rassurante parce que, tandis que la vision quelque peu ironique de Richler reste tout de même candide, le roman de Segura éveille une certaine inquiétude et suscite la question sur la politique multiculturelle du Canada. La géographie de Montréal qui fait toujours coexister ses zones multiculturelles, ses ghettos, demeure tout de même conflictuelle.

¹⁵ Dans ce contexte, il serait peut-être intéressant de faire aussi une étude comparative des œuvres de Richler et Segura et du texte *La Bagarre* de Gérard Bessette vu l'attitude du jeune héros de ce roman et le milieu dans lequel il vit. Nous tenons à remercier Krzysztof Jarosz de nous avoir fait penser à cette référence possible qui reste pourtant à approfondir.

Bibliographie :

- Bérubé, Renald. « Michael Posner : Mordecai Richler. Compte rendu. » *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire* 123 (2006) : 52.
- Biron, Michel, Dumont, François, Nardout-Lafarge, Élisabeth. *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal : Boréal, 2010.
- Dupuis, Gilles. « L'envers du décor. Quand Côte-des-Neiges devient Côte-des-Nègres. » *De la fondation de Québec au Canada d'aujourd'hui (1608-2008) : Rétrospectives, parcours, défis. / From the foundation of Québec City to Present-Day Canada (1608-2008): Retrospections, Path of Change, Challenges*. Krzysztof Jarosz, Zuzanna Szatanik, Joanna Warmuzińska-Rogóż (dir.). Katowice : PARA, 2009. 148-158.
- Grutman, Rainier, Legros, Georges. *Dictionnaire des termes littéraires*. Paris : Honoré Champion Éditeur, 2005.
- Kattan, Naïm. « Lettres canadiennes-anglaises. » *Liberté* 11.6 (1969) : 109-112.
- Langlois, Simon. « Mordecai Richler, *Un certain sens du ridicule*. Compte rendu. » *Recherches sociographiques* 49.2 (2008) : 382-384.
- Melançon, Benoît. « La littérature montréalaise et les ghettos. » *Voix et images* 16.3 (1991) : 482-492.
- Młynarczyk, Joanna. « The Utopian Visions and Dystopian Helplessness in *St. Urbain's Horseman* and *Joshua Then and Now* by Mordecai Richler. » *TransCanadiana. Polish Journal of Canadian Studies / Revue Polonaise d'Études Canadiennes. Canada and Its Utopias / Canada et ses utopies 2* (2009) : 117-126.
- Monette, Pierre. « Le grand romancier anglophone de Montréal : mordant Mordecai, méchant Richler. » *Entre les lignes : le plaisir de lire au Québec* 5.2 (2009) : 40-41.
- Noël, Francine. *Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique*. Montréal : VLB Éditeur, 1990.
- Parizeau, Alice. *Côte-des-Neiges*. Montréal : Pierre Tisseyre, 1983.
- Richler, Mordecai. *Oh Canada ! Oh Québec ! Requiem for a Divided Country*. New York: Knopf, 1992.
- Richler, Mordecai. *Rue Saint-Urbain*. Trad. René Chicoine. Montréal : Bibliothèque québécoise, 2007.
- Rioux, Hélène. « Michael Ondaatje, D.Y. Béchard, Mordecai Richler. » *Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire* 130 (2008) : 31-32.
- Segura, Mauricio. *Côte-des-Nègres*. Montréal : Boréal, 2003.
- Simon, Sherry. *Le Trafic des langues. Traduction et culture dans la littérature québécoise*. Montréal : Boréal, 1994.
- Voix et images* « La littérature anglo-québécoise. » 30.3 (2005).

Sites Internet :

<http://www.litterature.org/recherche/ecrivains/segura-mauricio-1138/> Consulté le 30 mars 2013.

Anna Żurawska a soutenu en 2013 sa thèse de doctorat sur la correspondance des arts dans l'œuvre littéraire et picturale de Sergio Kokis. Elle est récipiendaire de la Bourse de recherche de doctorat (programme Comprendre le Canada) et de la Bourse de rédaction de thèse. Elle est également l'auteure de quelques articles publiés entre autres dans *TransCanadiana* (2009) et dans *Romanica Silesiana* (2011). Ses recherches se focalisent surtout sur la littérature contemporaine française et québécoise.